

**LE COZ, NATHALIE. *Le Québec à 5km/h. Sur les sentiers et rivières des explorateurs*. Montréal, Fides, 2018, 176 p. ISBN 978-2-7621-4100-9**

René Bouchard

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066035ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066035ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2019). Compte rendu de [LE COZ, NATHALIE. *Le Québec à 5km/h. Sur les sentiers et rivières des explorateurs*. Montréal, Fides, 2018, 176 p. ISBN 978-2-7621-4100-9]. *Rabaska*, 17, 323–328.  
<https://doi.org/10.7202/1066035ar>

dans les villes et villages et les bordures de route, les quais anciens remplacés par des ports de plaisance érigés par des empiètements sans attention esthétique, tous ces aménagements ont contribué à banaliser ces lieux, jadis si caractéristiques. Il faut le dire, la Gaspésie a perdu beaucoup de son charme ! Pour avoir fait le tour de la Gaspésie à l'été 2018, j'ai été à même de constater que la traversée des villes, villages et zones rurales ne se compare pas en beauté et en authenticité à celles de mon premier voyage en auto-stop de 1961. Imaginez maintenant le choc si on compare la Gaspésie d'aujourd'hui à celle captée et perçue par de Lesseps en 1927.

Certes, la Gaspésie, pour l'avoir observée de mes yeux « critiques », offre encore de beaux panoramas sur la mer ou la montagne, des villages à l'emplacement idyllique et des particularités qui peuvent plaire aux résidents et aux touristes (comme le plein air, la gastronomie et les brasseries artisanales). Mais, sur le plan culturel et paysager, le patrimoine bâti a pratiquement disparu ou est devenu, comme dans beaucoup de régions du Québec, méconnaissable ; de plus les vues sur la mer ont été obstruées à bien des endroits en raison de pratiques urbanistiques déficientes. Toutefois, il faut noter que plusieurs municipalités ont fait des efforts très louables pour l'aménagement de belvédères et de parcs riverains accessibles à tous.

Les auteurs ont eu raison de nous présenter ces vues aériennes qui montrent que, malgré le développement récent, un peu hirsute dans certaines portions du territoire, les paysages topographiques ou maritimes demeurent fort attrayants. Le découpage des côtes avec ses anses, ses pointes rocheuses, ses flèches littorales, les grands parcs (Forillon, de la Gaspésie et Miguasha) et bien d'autres sites présentent de multiples attraits à qui prend le temps de les découvrir. Bien que les textes descriptifs des 101 photos comparatives soient assez limités, ils aident tout de même à mieux connaître certaines données historiques et à mieux saisir les transformations qu'ont subies les paysages au cours des 90 dernières années. Enfin, le livre a une belle présentation graphique ; et les photos anciennes en noir et blanc par rapport aux photos récentes en couleur facilitent la comparaison au premier coup d'œil.

**GASTON CADRIN**  
Géographe, Lévis

---

LE COZ, NATHALIE. *Le Québec à 5km/h. Sur les sentiers et rivières des explorateurs*. Montréal, Fides, 2018, 176 p. ISBN 978-2-7621-4100-9.

Le goût du sauvage qui m'habite depuis longtemps imprègne toutes les pages de ce beau volume très bien écrit, lu tout d'une traite avec un réel plaisir. Son auteure, l'anthropologue Nathalie Le Coz, aventurière dans

l'âme dans le sens le plus noble du terme, amoureuse inconditionnelle du Bas-Saint-Laurent où elle a pris feu et lieu, mais tout aussi passionnée des grands espaces sauvages du Québec, canoéiste émérite des imposantes, impétueuses et gigantesques rivières du Grand Nord, nous entraîne avec elle sur des sentiers et des routes d'eau qui tirent leurs origines des profondeurs de notre histoire.

Intriguée par ces allées et venues se superposant sur le sol québécois par couches successives depuis des temps immémoriaux et qui ont façonné notre territoire, l'auteure a été taraudée par une question, d'entrée de jeu, au début du long périple de cinq ans qui l'a conduite au bout de ce livre. Sur les traces de quels explorateurs pose-t-on en effet nos pas dans ces parcours parfois « encore en creux dans la tourbe entre deux lacs » ? Pour traduire qu'« on n'a pour nommer l'espace qu'un pas qui passe de l'eau à l'eau », comme l'entonne Vigneault dans son *Chant du portageur*, une pléiade de mots – creux, portages, sentiers, traces, chemins, coulées, parcours, trajets, routes, passages, trajectoires, marches, ballades, randonnées, empreintes – nous connecte pourtant aux chemins des « âmes anciennes », dit Nathalie Le Coz, dont les sillons conduisent dans les principales régions du Québec, d'une époque à l'autre, jusqu'au plus creux de notre identité.

Comment nous rattacher dès lors, parmi ces milliers de portages allant de l'Outaouais aux monts Chic-Chocs en Gaspésie, aux fils séculaires qui nous lient au sol que nous foulons ? Pour en rendre compte, l'auteure, portée elle-même d'intuitions en recherches documentaires, fait surgir des brumes de l'histoire toute une théorie de personnages prenant forme et vie, les uns motivés par la découverte d'un monde nouveau et de ses richesses, les autres animés par la vision généreuse de la conservation des forêts pour le bien-être de leurs concitoyens, ceux et celles enfin menés jusqu'au bout de soi par la quête du savoir scientifique et de la connaissance intérieure.

En dix chapitres bien ramassés, empreints d'une fine érudition nourrie certes par une recherche rigoureuse, mais aussi par une connaissance solide et sensible de régions qu'elle a déjà pas mal canotées ou marchées pour notre profit, Nathalie Le Coz raconte avec verve et émotion, tout en regrettant l'absence de traces écrites sur l'apport des Autochtones et des femmes, les histoires de ces personnages qui « nous ramènent au terrain où l'on s'enfonce dans la fondrière, enjambe des chablis, se bouscule dans les portages. » Centrés sur des hommes qui ont arpenté le pays avec une rare conviction et une détermination plutôt farouche, ces chapitres transmutent finalement des motivations diverses en une profonde quête spirituelle de recherche de soi.

D'entrée de jeu, chemin faisant sur les sentiers d'un monde nouveau, apparaît ainsi la figure de l'intrépide et énigmatique Champlain. Celui-ci

part, le 27 mai 1613, « de l'île Sainte-Hélène avec quatre Français et un Sauvage » ; il emprunte résolument la rivière des Outaouais vers l'inconnu, pour un périple de 13 jours de canot et de marche « par des pays difficiles, plus que nous n'avions encore vu », jusqu'à l'île aux Allumettes 400 km plus loin, cartographiant un pays étranger, rêvant d'atteindre la Chine et ses mythiques richesses par la mer salée du Nord, cette baie d'Hudson dont lui parlent déjà les Autochtones. Le savoir-faire de ces derniers, devenu très vite indispensable aux nouveaux colonisateurs à cause de leur connaissance des lieux, inspire aussi les Jésuites qui font allusion, dans le registre de Tadoussac, à une trajectoire longtemps oubliée, le fameux Sentier des Jésuites. Épousant le maître-sentier millénaire des Innus-Montagnais, celui-ci menait péniblement, parfois avec vaches, taureaux, génisses et taurillons, nous dit l'auteure, de Québec vers le poste de traite de Metabetchouan, dans les années 1676-1696, près duquel les missionnaires avaient établi une ferme de 300 acres en pacages, arbres fruitiers et potagers épars.

Constituée en divers monopoles sur le Domaine du Roi durant la période du Régime français, la traite des fourrures s'étend rapidement de là et des autres postes satellites de Chicoutimi et d'Ashuapmushuan en un vaste réseau dont les ramifications s'étirent du fleuve Saint-Laurent jusqu'au dernier tronçon de la rivière Rupert, avant d'atteindre la baie James. Grâce à des explorateurs tenaces et des cartographes talentueux, tels le missionnaire jésuite Charles Albanel en 1672 et Joseph-Laurent Normandin en 1732, un immense territoire reliant les bassins versants du Saguenay, du Saint-Maurice et de la baie James sera marqué par des entailles en forme de fleur de lys et de croix sur les arbres, mariant étroitement au plan du symbole les puissances de l'argent et de la religion, tout le long d'un périple fabuleux d'environ 1 000 kilomètres, ponctué dans sa partie saguenéenne de quelque 200 portages, souvent « si difficile[s] et si terrible[s] qu'on ne peut pour ainsi dire trouver de termes qui puissent expliquer » leur mauvaise qualité, consigne Normandin dans son journal.

À l'intérêt pour la soie et les fourrures qui exciteront bien des convoitises au cours de la période précédente, viennent s'ajouter au XIX<sup>e</sup> siècle, soutient l'anthropologue, l'exploitation des forêts et son quadrillage de sentiers qui donnent un accès direct à l'hinterland québécois, désormais ouvert à une libre circulation des personnes et des adeptes de l'aventure, favorisée de surcroît par tout le réseau ferroviaire mis en place dans l'intérieur des terres à partir de 1860. Cette période voit la création d'un système original d'affermage des terres et des cours d'eau au profit de clubs privés de chasse et de pêche, surtout anglophones. Moyennant redevances pour le compte d'un État à la bourse dégarnie, ceux-ci garantissent désormais la protection d'un immense domaine public et de ses ressources fauniques, en engageant

une main-d'œuvre locale souvent francophone pour assurer l'intendance des lieux, et amérindienne pour guider les « messieurs » ou « sports » dans leurs loisirs préférés. Ces derniers se verront octroyer des terrains de jeu, comme les clubs Laurentien ou Triton, s'étendant parfois jusque sur 500 milles carrés de lacs et de rivières sauvages.

La Mauricie, avance Nathalie Le Coz, deviendra à ce chapitre le grand théâtre de la « démesure d'un territoire ». Le « Jardin des morts » sur la rive nord de la Mattawin, ce tributaire de la rivière Saint-Maurice voisinant de vieux tracés amérindiens qui se perdent dans la nuit des temps, rappelle de moins en moins les noyades tragiques de draveurs qui ont pavé la voie à une élite sportive politicienne et d'affaires, en mal d'équipées de chasse et pêche, de découvertes paysagères à couper le souffle, de décrochage des villes. Les « chemins qui marchent », empruntés si souvent par les Autochtones et les forestiers à leurs risques et périls, deviennent de plus en plus des « chemins qui mènent à la santé », propose l'auteure. Ils conduiront tout droit à la création du premier parc national québécois, celui du mont Tremblant en 1895. « L'État, clamera Henri-Gustave Joly de Lotbinière, haut et fort dès 1889, est responsable à la postérité de la conservation des forêts nécessaires au bien-être du pays » et de ses citoyens. « L'équation "plein air = santé", formule Le Coz, résonne déjà comme une évidence » dans les esprits des Québécois, de plus en plus avides, entre autres à la fin des années 1960, d'utiliser des terres publiques à des fins récréatives, de décluser des territoires au nom de la démocratisation de l'accès aux cours d'eau, et de pêcher librement pour le plaisir !

Aux premières foulées des explorateurs, missionnaires, coureurs des bois et forestiers qui repousseront de plus en plus loin les limites de l'œkoumène québécois, s'ajoutent celles des scientifiques qui contribuent dans les années 1940 à la découverte du Grand Nord. Parmi eux, l'inoubliable ethnobotaniste Jacques Rousseau aura plaqué « les sentiers de la connaissance » de son empreinte indélébile en faveur de la véritable recherche scientifique. Sa traque incessante de la légendaire chaîne des monts Watshish, situés par les anciens manuels de géographie depuis 1832, avec les Laurentides, au nord du Saint-Laurent, lui font découvrir, en 1949, « cette monstrueuse fausseté de huit cents kilomètres ». Au terme d'une septième exploration du Québec arctique et subarctique qui le mène au sommet des monts Otish de la réalité plutôt que des monts Watshish de la légende, Rousseau trouve en effet un massif plutôt qu'une chaîne montagneuse, le fruit d'une compilation d'erreurs échelonnées et ânonnées sans vérification sur une longue période plutôt que la vérité. Car l'erreur, comme la vérité, dira Rousseau dans « Grandeurs et décadence des monts Watshish » cité par Le Coz, « exige parfois des

siècles d'effort pour atteindre son plein épanouissement » ! La découverte sur ces lieux par l'éminent scientifique d'une espèce nouvelle d'agosère, baptisée *Agoseris naskapensis* Rousseau et Raymond, une plante arctique-alpine, portera en outre un dur coup à la théorie des nunataks défendue avec vigueur par l'école des botanistes de Harvard. Ces derniers voyaient en cette plante, explique Nathalie Le Coz en s'appuyant sur les travaux de Rousseau, « les reliquats d'une flore qui aurait survécu à la dernière glaciation en s'accrochant au sol en quelques endroits exempts de glace ».

Des monts Otish du Grand Nord aux monts Chic-Chocs de la Gaspésie, des pics du savoir aux abysses de l'intériorité, les crêtes des montagnes représentent l'ultime cheminement d'une épreuve faite d'isolement, de force mentale, de dépassement de soi. Le Sentier des Appalaches qui aboutit aujourd'hui en Gaspésie, point culminant de l'*Appalachian Trail* développé dans l'entre-deux guerres par nos voisins du Sud, exigera cinq ans d'effort pour sa réalisation, de 2006 à 2011. La fameuse *Appalachian Trail*, pur produit du xx<sup>e</sup> siècle, s'échelonne sur 3 500 km et chemine sur tous les sommets de la chaîne appalachienne, du mont Springer en Géorgie jusqu'au mont Katahdin au Maine. Traverser la péninsule gaspésienne ajoute 650 km à ce tracé jusqu'au Cap Gaspé, au bout de Forillon, vers l'infini de la mer. Les Autochtones n'escaladaient pas les montagnes, des lieux sacrés à leurs yeux disait Thoreau, et les archéologues semblent lui donner raison, eux qui n'ont jamais trouvé de leurs traces dans les hauteurs. Le vertige des sommets, pourtant, attire l'homme comme un aimant. Paradoxe d'un instant d'éternité, parvenu au point extrême de son ascension, il ressent cet extraordinaire « moment de joie où la grandeur des perspectives s'engouffre dans la petitesse de l'être », selon la belle formule de l'auteure.

Tous ces sentiers et rivières parcourus par les explorateurs et décrits par Nathalie Le Coz avec attachement conduisent, dans les principales régions du Québec, vers des paysages d'une beauté saisissante. Comme un registre de leur genèse bio-géographique, l'Outaouais, la Métabetchouane, la baie James, le Grand Portage du Témiscouata, la Côte-Nord, les Laurentides, les monts Otish, les Chic-Chocs, tous ces lieux revisités par l'auteure renferment des pages mémorables sur les migrations humaines de notre histoire. Des cartes, placées en fin de chapitre, retracent les pérégrinations très hasardeuses des aventuriers sur des terrains jusque-là méconnus pour la plupart d'entre eux. À ces parcours anciens, l'auteure a eu la bonne idée d'indiquer « quelques sentiers actuels et parcours canotables passant directement sur les traces des anciens ou en périphérie de celles-ci », pour marcher le Québec à 5 km/h, une vitesse qui devrait permettre aux plus contemplatifs des visiteurs de le redécouvrir à la faveur d'une intimité

retrouvée avec la nature sauvage. Voilà un livre marqué au coin du respect de l'espèce humaine et de l'amour inconditionnel du Québec. À lire et à méditer.

**RENÉ BOUCHARD**

Société québécoise d'ethnologie

---

MATHIAS, JEAN-PIERRE. *Contes à boire sans modération*. Rennes, Éditions Goater, 2018, 170-[12] p. ISBN 979-1097465-10-0.

Les *Contes à boire sans modération*, publiés aux Éditions Goater, en 2018, s'inscrivent dans le prolongement de l'exposition temporaire « Boire », montée par le Musée de Bretagne aux Champs Libres de Rennes, en 2015-2016. Conteur professionnel, qui a beaucoup voyagé dans sa région, la Bretagne, et dans plusieurs départements de la France, notamment en Ille-et-Vilaine – on lui doit d'ailleurs *Contes et Légendes de l'Ille-et-Vilaine* (2012) –, et à l'étranger, Mathias a livré une partie de son répertoire, en français et en gallo, lors de spectacles et de festivals auxquels il a participé. Pour le plaisir de ses admirateurs et, maintenant, de ses lecteurs, il revient, cette fois, avec « une compilation de textes choisis gardant volontairement, comme il le précise, la diversité des styles d'écriture des collecteurs et autres passeurs de rêves » qu'il met à contribution, tant bretons que d'un peu partout, en France majoritairement, mais aussi du continent européen, voire jusqu'en Asie. Il a aussi pris soin d'ajouter à ce florilège quelques propos qu'il a lui-même collectés « auprès des porteurs de traditions oralisées jusqu'en deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle » (p. 6).

Divisé en sept parties, d'inégale longueur, avec des titres qui se rapportent à l'art de bien boire, à la bière et à sa fermentation, au cidre, si populaire dans sa région et en Normandie, terre du fameux calva, au vin, voire aux petits « remontants » et autres « exercices spiritueux », le recueil composite *Contes à boire sans modération* regroupe 76 contes populaires, légendes, menteries, anecdotes, comptines, chansons (à répondre), formules, sentences, devinettes, témoignages, inventaires, recettes, etc. La boisson, on peut facilement le deviner par le titre, est au cœur de cette véritable anthologie peuplée de personnages colorés et inspirés, qui, souvent, n'ont pas froid aux yeux et veulent à tout prix surprendre leurs semblables, mais aussi les lecteurs, qui, en leur compagnie, sont loin de s'ennuyer.

Sans surprise, ce sont les contes à proprement parler qui m'ont le plus intéressé, souvent par la qualité de la narration. Certes, il m'est arrivé, çà et là, de regretter une explication ou une traduction quand le vocabulaire, sans doute connu des Bretons, l'est moins pour les étrangers, fussent-ils Québécois. Parmi les textes colligés, j'ai été heureux de retrouver des extraits du